

D'un temps de la jouissance immédiate ou ce que peut signifier apprendre la langue de l'autre...

(No tempo do gozo imediato ou o que pode significar aprender a língua do outro...)

*Patrick Anderson**

Resumé

Que peut signifier pour un sujet de s'inscrire dans une temporalité du bref, dans un temps de la jouissance immédiate, dans ce temps que nous livre l'économie de marché? À partir de l'élaboration d'H. Arendt nous examinerons les incidences de cette configuration pour ce qui est d'apprendre une langue autre – langue de l'autre. Au mythe qui semble émerger dans notre post-modernité de la réduction nécessaire de l'hétérogénéité du langage et de la tentative de rendre les différentes langues superposables répond ce qu'il en est de la singularité du sujet, de son histoire et de son inscription comme "parlêtre".

Mots Clés: Langue étrangère; Mémoire; Sujet.

Resumo

Que implicações podem ter para um sujeito sua inscrição em uma temporalidade marcada pelo instantâneo, pelo gozo imediato, uma temporalidade que nos submete à economia de mercado? A partir da elaboração de H. Arendt, examinaremos as incidências dessa configuração naquilo que se compreende por aprender uma outra língua/a língua do outro. Com a pós-modernidade, parece se desenhar um mito quanto à necessidade de reduzir a heterogeneidade da linguagem e a tentativa de possibilitar que as diferentes línguas se sobreponham, o que nos leva a interrogar quanto ao lugar que ocupa a singularidade do sujeito, sua história e sua inscrição como "parlêtre" nesse panorama.

Palavras-chave: Língua estrangeira; Memória; Sujeito.

Of a time of immediate pleasure or what can mean learn the language of other

Abstract

What can mean for a subject to register (record) in a temporality of the short, in a time of immediate pleasure, in this time which delivers us free market? Starting from an elaboration of H. Arendt's work, we shall examine the impact of this shape as for learning another one language/language of other one. In the myth which seems to appear in our post modernity of the necessary reduction of the heterogeneity of language and of years to make different languages overlapping one another what makes us to interrogate the singularity of subject, its history and its inscription as "Parlêtre".

Keywords: Foreign language; Memory; Subject.

Que peut signifier apprendre la langue¹ de l'autre? Comment s'inscrire dans une filiation? On pourrait dire à première vue que ces deux questions sont en soi à l'extrême opposé de ce que nous livre la *doxa* de l'enseignement/apprentissage des langues étrangères, or précisément l'interrogation qui porte sur le fait d'apprendre et qui fait qu'un sujet pénètre dans un territoire inconnu l'inscrit à la fois dans

l'imédiateté de l'acte de saisie de l'autre langue, mais convoque inévitablement son lien avec son propre passé et ses projections vers le futur. Si dans notre contemporanéité un large consensus affirme l'importance des langues étrangères en considérant que tout sujet éclairé du XXI^e siècle se doit de pratiquer des langues étrangères au même titre que l'usage des techniques d'information et de communication, peu de

* Endereço eletrônico: patrick.anderson@univ-fcomte.fr

place au contraire est accordée à la dimension singulière qui à chaque fois noue une relation particulière entre un sujet qui apprend et qui se doit de se construire une autre énonciation. L'advenue d'une langue autre que celle de l'accès au langage et son émergence fait replacer une interrogation sur la relation langue sujet. La découverte de l'idiome inconnu fait affronter la perte des repères qui apparaissent comme naturels et qui, dès lors qu'ils sont remis en question, fonde un rapport d'étrangeté à cette langue que l'on ne connaît pas. George Arthur Goldschmidt² nous rappelle à juste titre qu'il y a des langues qui attirent et d'autres qui repoussent, bien que l'on sache qu'on pourrait les apprendre si on le voulait. On entendra par là, que l'inclination vers une langue étrangère est d'abord la question du désir d'un sujet et non comme on voudrait nous le faire croire quelque chose d'externe, qu'il suffirait de placer en convoquant une quelconque motivation. L'oubli du désir semble bien l'élément qui fait que l'on serait plus près d'accorder de l'importance aux contours de l'acte d'apprendre qu'à l'acte lui-même comme si le simple fait de mettre en présence des éléments ou des actants était en soi suffisant. Dans l'enseignement de la langue, existe bien une coupure radicale avec ce qui avait constitué une continuité entre l'Antiquité romaine et les années 1960. Enseigner une langue étrangère aujourd'hui³, s'actualise désormais, en fonction de trois composantes: enseigner à communiquer, rendre l'apprenant autonome et tenir compte de la dimension interculturelle. Il est encore trop tôt pour mesurer l'ampleur des dégâts que provoquent les technologies nouvelles dans l'enseignement des langues, indépendamment du fait qu'elles s'affichent comme moyen de remplacer l'enseignant, elles participent pour le moins d'une mise à l'écart de l'intersubjectivité. Il est possible de dire en reprenant la formule de Steiner⁴ que "les appels du langage sombrent dans l'archive", c'est-à-dire qu'il y a bien une pratique volontaire de l'amnésie. À ce titre, nous sommes encore une fois tombés dans le mythe de la scientificité qui s'est forgé dans l'engouement des neurosciences et des technosciences de l'esprit qui a pris la relève des idéologies scientifiques de la biologie du XIXe siècle. La langue réalise selon Saussure, le modèle même du processus de transmission. Processus qui suppose l'activité propre de chaque individu en relation avec son entourage.

"Apprendre à parler a d'emblée partie liée avec apprendre à connaître le monde, autre apprentissage, autre transmission", écrit Normand⁵.

Saussure dans la délimitation qu'il opère entre langue et parole découpe le singulier du général. Une

langue est à la fois dans l'actualisation à chaque fois unique de l'acte de parole mais se rattache en même temps à quelque chose qui dépasse le locuteur/énonciateur puisque la langue lui préexiste et l'on peut l'espérer lui survivra. Arendt⁶ dans la crise de la culture pointe les liens entre passé et futur, en effet, s'appuyant sur Kafka, elle pose comme hypothèse que c'est l'homme qui par sa conscience et sa pensée scinde l'espace-temps en passé et en futur. Elle écrit:

[...] les acteurs et les témoins, les vivants eux-mêmes, prennent conscience d'un intervalle dans le temps qui est entièrement déterminé par des choses qui ne sont plus et par des choses qui ne sont pas encore.

Elle montre comment ces forces tirent l'homme à la fois vers le passé et le futur, mais, selon elle, contrairement aux idées reçues, c'est le passé qui pousse vers le futur et le futur qui tire vers le passé. Ce lien entre les deux forces, Arendt l'attribue à la tradition qui permet d'établir un continuum dans le temps.

D'un impossible à penser demain... de la déliaison du symbolique et de notre insertion dans le libéralisme...

Nous ne discuterons pas de l'importance ou du rôle de la tradition, mais à partir de cette délimitation, on peut considérer que les difficultés à penser les ressorts de l'actualité que Lyotard appelait "postmodernisme" marque le trouble qui fait qu'il est devenu impossible de penser demain. Le présent, dit Pommier⁷: "se propulse en consommant au fur et à mesure son propre héritage, il se déshérite au jour le jour", et il ajoute "l'horizon semble bétonné, et le futur piétine." Dans ce monde énigmatique pour chacun d'entre nous, la perte de repères du sujet moderne semble bien être la caractéristique fondamentale. L'épuisement et la disparition des grands récits de légitimation telle que repéré par Lyotard nous plonge dans ce présent qui n'est plus supporté par un avenir prometteur. La mort de Dieu annoncée par Nietzsche se double aujourd'hui de la mort du sujet moderne qualifié par Lebrun⁸ de désarroi. Elle s'illustre par la déliaison symbolique qui tenait ensemble les trois instances: langage, politique et religion. Cet état de fait inscrit en tant que phénomène majeur la désymbolisation non pas dans le sens d'une disparition du symbolique⁹ mais dans le sens où il ne fonctionne plus comme avant. Nous serions entrés dans ce que de Munck nomme un monde

inconsistant¹⁰, un monde qui tolère la contradiction. C'est ce monde qui selon l'expression d'Anders¹¹ s'est transformé en machine. Nous l'entendrons dans le sens d'une insertion dans le libéralisme dans les termes de Michea¹², c'est-à-dire caractérisé d'une part comme le principe actif des politiques gouvernementales mais également comme le principe actif des transformations civilisationnelles de l'Occident. Dans la théorie libérale souligne Ingrid France¹³:

le comportement des individus est déterminé par la recherche de l'intérêt particulier et l'interaction sociale marchande (ajustement par les prix) conduit spontanément à la réalisation de l'intérêt général, alors définie comme la somme – compatible – des intérêts particuliers. L'existence d'un équilibre général stable de l'économie est démontrée mathématiquement sous certaines conditions parmi lesquelles deux sont posées comme hypothèses: la rationalité parfaite et homogène de l'individu (tous les individus procèdent par un calcul d'optimisation: maximalisation de l'utilité pour le consommateur et du profit pour le producteur) et la situation de concurrence pure et parfaite. (Ingrid France ajoute), ces deux conditions n'ont aucun fondement réel, pas plus que les autres conditions ajoutées au gré des besoins de la solution mathématique.

Le libéralisme¹⁴ ainsi entendu exerce comme l'écrit Flahaut¹⁵ en tant que doctrine économique "un monopole quasi universel". Autrement dit, nous touchons à ce que Heidegger dénonçait dans le mythe de plus en plus éclatant de la pensée calculante au détriment de la pensée méditante. On peut lire cette assomption de la technique comme une des formes de la montée de la "barbarie" qui pour beaucoup de philosophes contemporains caractérisent notre ère post-moderne ou post-post moderne. L'Homme s'est coupé radicalement d'un double ancrage à savoir cette importance de pouvoir raconter a posteriori les événements et qui fait qu'il se situe entre passé et futur. On voit par là que ce phénomène rabat les humains sur le cycle biologique des êtres vivants et les prive d'une continuité du temps parce que l'achèvement de la pensée se fait après l'acte par le souvenir.

Dans ce cadre nous voudrions interroger ce que peut signifier l'absence de lien avec le passé et ce que cela peut signifier pour un sujet s'inscrire dans une temporalité du bref. La traduction effective de cette inscription dans un temps de la jouissance immédiate est à notre avis corrélative de l'emprise qu'exerce de

nos jours la loi du marché économique et le mythe sans cesse renouveler de l'urgence à avoir.

Melman¹⁶ déclare:

[...] ce qui est devenu la nouvelle morale, celle que favorise justement l'économie de marché, que la primauté doit être accordée à la satisfaction des besoins et que tout interdit à la satisfaction des besoins est un arbitraire qui n'est pas légalement fondé.

Des effets dans la postmodernité et de quelques conséquences pour la langue...

Dans ce temps d'un présent continuellement renouvelé, rien ne permet d'interrompre, de casser l'entraînement inexorable des événements et rien ne va permettre au sujet d'arrimer son désir. L'école a ainsi perdu ce que les Grecs nommaient: *skholé*, le loisir, le repos qui signifiait prendre son temps, avoir du temps à perdre! L'écolier devenu apprenant est soumis à l'urgence qui fait des enseignements des produits, dispensés par des conseillers, des animateurs au même titre que les patients des hôpitaux sont devenus des consommateurs de soins! La visée projetée sur la didactique des langues et plus particulièrement sur l'ensemble des éléments qui délimitent la façon d'enseigner une langue étrangère nous fait souligner que nous avons perdu tout simplement le sujet (l'être pour reprendre l'expression d'Heidegger). On peut observer que sous la forme de l'éclectisme, sous l'emblème du "tout communicatif"¹⁷, ou sous "l'approche actionnelle", les-les discours se sont progressivement inscrits dans le néo-libéralisme. L'objet langue est circonscrit en fonction de besoins qui ont cette particularité de le fixer dans un présent envisagé comme temps de la jouissance rapide. La jouissance rapide étant envisagée dans la conversion en un ou des savoir-faire immédiatement réinvestissable et convertit en profit professionnel. Selon la formule consacrée par Puren¹⁸: aujourd'hui nous serions entrés dans le paradigme de l'adéquation qui trouve sa dénomination dans le vocable: *satisficing* (!). Autrement dit trois termes définiraient à eux seuls la relation au savoir: savoir faire, savoir dire, savoir être. Résurgence à l'encontre du formalisme et du structuralisme d'une philosophie du XIXe siècle qui développe la thèse du: comportementalisme. On peut observer qu'à l'approche communicative est ajoutée l'idée de tâches à accomplir dans différents contextes que "l'apprenant" aura à accomplir dans la vie sociale et qui devraient selon les défenseurs de cette tendance

la réussite de la communication langagière. La reconfiguration de la place à accorder aux langues serait la traduction du fait que nous serions entrés dans un nouveau monde, monde que l'on envisage sous une forme de réaménagement de l'utile. On notera que l'utile ne doit pas s'entendre dans le sens que lui assignait Bentham¹⁹ dans *principes of morals and legislation* publié en 1789 qui en faisait le principe qui se donne pour objet de maximaliser le bonheur en maximalisant la différence positive des plaisirs et des peines, mais bien, dans le sens de l'utilitarisme. De la confusion que pose cette exigence, on soulignera uniquement qu'elle institue un rapport particulier à un mode du plaire. Cette configuration a pour conséquence de subvertir l'enseignement lui-même – ce qui est nommé barbarie douce²⁰ ou barbarie intérieure – marque à la fois la disparition du sujet dans le sens où celui qui apprend a perdu la possibilité de s'affronter ou d'affronter par lui-même l'objet qu'il se doit de construire.

Nous pouvons considérer que la conception dominante participe bien de ce que la Commission Européenne consacre sous le terme de "Société de l'information" et qui désigne le présent. Il y aurait dans le secteur éducatif un avant et un après, affirmé dans l'assertion que les temps ont changé et que les élèves eux-mêmes qu'il ne faut plus dénommer ainsi, ont changé. Pour la représentation libérale en vogue, l'illusion consiste à croire que, dans l'enseignement, il s'agit d'une relation égalitaire dans laquelle le savoir se transmettrait uniquement par simple placement ou déplacement des actants. La sphère éducative semble désormais suivre à la lettre l'injonction du changement avec une obsession compulsive du résultat (réalisation de tâches évaluées en fonction des critères retenus) et avec une idée forte de maîtrise de la totalité du processus qui doit conduire à apprendre (apprendre serait ainsi délimité en fonction de bonnes pratiques). On voit ici la filiation avec ce que peut recouvrir "le bien penser", "la bonne gouvernance" et le "bien communiquer" et si l'insistance est portée vers la communication, on peut considérer que la position de la langue est liée à la valorisation de sa fonction stratégique au détriment de sa fonction expressive. Communiquer²¹ est le plus souvent réduit à une question de transmission d'informations et par conséquent délimite la langue en tant que code. Incidemment on peut observer que tout en affirmant le contraire, les thèses dominantes et particulièrement les thèses provenant des courants des cognosciences, effectuent un véritable retour à une conception pré-linguistique du fonctionnement des langues dans la

mesure où elles envisagent les langues comme des nomenclatures et de ce fait repositent la question de la nomination puisque celle-ci se trouve reconduite vers une essence des êtres et des choses (conception que le XX^e siècle avait réussi à abandonner). On oublie de ce fait que parler c'est aussi pouvoir se dire, pouvoir dire qui est l'autre par rapport à soi et qui est soi-même pour l'autre. Il y a par conséquent une occultation de la fonction symbolique et de ce que recouvre le *parlêtre* tel que le nomme Lacan. Dans ce temps de la jouissance immédiate la langue elle-même peut être caractérisée par les ravages que lui font subir la technicisation et la pratique de l'euphémisation. Dans ce monde, des expressions jargonantes servent à valoriser et à rendre plus technique le travail. Ainsi, en France nous avons des techniciens de surface, des agents d'ambiance, des hôtesse de caisses et les ballons de football sont des référentiels bondissants. Le terme référentiel a envahi la sphère éducative et nous utilisons des outils scripteurs. Orwell dans son roman 1984 a donné une image de ce qui arrive aujourd'hui dans la technostructure. La technicisation de la langue a pour effet de nous faire croire que nous sommes entrés dans un monde totalement maîtrisé par la technique (*le novmonde*) mais monde qui sans cesse en agitation n'aurait plus de mémoire ni de passé. Remplacer stylo par outil scripteur n'est pas anodin, il coupe tout vocable de son histoire qui le rattache par sa dénomination à l'histoire de la langue. Un outil scripteur est en ce sens n'importe quoi qui permet d'écrire aussi bien un stylo que le stylet du scribe sumérien de l'Antiquité! Ce mécanisme permet le réaménagement permanent des vocables, l'un chassant l'autre, qui à son tour sera rapidement caduque.

De l'appropriation d'une autre langue...

À partir du cadre ainsi présenté, nous voudrions prendre deux exemples de la signification que peut signifier entrer et avoir à s'initier à une langue étrangère très éloignée de sa langue d'origine.

Dans le premier cas au cours de son initiation au japonais une étudiante découvre à l'âge de 40 ans que sa langue d'origine n'était pas le Français comme elle l'avait toujours crue, mais l'Alsacien. Elle écrit dans son journal:

Jusqu'à ce que je commence l'apprentissage du japonais, j'étais persuadée que ma langue maternelle était le Français. Puis petit à petit, je me suis rendu compte que je faisais souvent référence à l'Alsacien ou

bien simultanément au Français et à l'Alsacien. Exemple: la mélodie de la langue.

Je trouve que le Japonais "chante" comme l'Alsacien. Ecouter du Japonais me fait autant rire que d'écouter de l'Alsacien. En écoutant pour la première fois les dialogues, j'ai eu l'impression qu'ils se racontaient des blagues, dont ils riaient en parlant. J'ai ressenti la même ambiance auditive que lorsque des Alsaciens s'échangent des blagues. Yô... Sô... Né...! Pour ces trois mots, la similitude est vraiment troublante. Comme les Japonais, les Alsaciens utilisent très fréquemment ces marques d'acquiescement ou de surprise. Sô desu! (c'est cela!). Le fameux Yo! si fréquent dans les deux langues. Il y a des mots japonais qui vont immédiatement me faire penser à l'alsacien shibun, zitung... (le journal). Pour d'autres, il y aura une référence simultanée au Français et à l'Alsacien. Kanpai! Santé! Pour retenir ce mot, je pense à "ksuntai!" en alsacien mais aussi à "champagne!" en français.

Encore plus troublant: Moshi! Moshi! = Allô, je craque littéralement devant cette interjection. En vérité Moushi!, Moushi! (ça dépend des moments) font partie des petits mots d'amour dont j'affuble ceux que j'aime. Il y en a d'autres comme toshi, mouni, etc...En fait ce sont tous de petits mots dans lesquels on retrouve les phonèmes u / i / o / m / ch / p / t / très fréquents en japonais comme en alsacien d'ailleurs. Ce sont des mots qui font bouger les lèvres comme des baisers qu'on envoie.

Ce passage évoque le texte dans lequel Freud met en relation directe sexualité et curiosité intellectuelle. On voit que le trajet d'une langue à une autre se fait en même temps par le truchement d'une autre langue qui fait resurgir un autre temps de l'histoire du sujet. En d'autres termes entrer dans une autre langue s'accomplit à l'aide d'une démarche introspective qui fait que le sujet interroge et s'interroge sur les effets du dire et de la nomination et ceci à l'aide d'un retour vers l'enfance. C'est en ce sens que l'on peut parler de régression dans la mesure où comme le souligne Amati-Melher²².

Le changement du mot seul désignant une chose dans une langue ou une autre modifiera notre relation libidinale au mot et à l'investissement du mot.

Les phonèmes, le sonore, la voix, les sons, convoquent les affects, le rire et le plaisir et permettent une véritable ouverture vers cette langue inconnue devant laquelle il faut se créer des repères pour pouvoir en mémoriser quelques éléments. Pouvoir

conjuguer l'étrange familiarité traduit en quelque sorte ce qui peut apparaître comme le passage d'une langue à une autre et l'on voit que ceci touche à la propre histoire du sujet. C'est en cela que l'on parle d'introjection de l'objet de connaissance, opération dont le prototype corporel (faut-il le souligner?) est l'incorporation sur le mode oral. Mais cet extrait souligne aussi ce que livrait Wittgenstein lorsqu'il écrivait que: "la signification d'un mot c'est son utilisation dans le langage." Histoire du sujet ne veut pas dire anamnèse mais bien en quoi tel ou tel élément fait sens, fait écho, à quelque chose de sensible. À partir du présent, l'étudiante effectue un retour vers son passé qui va lui permettre de se projeter dans l'avenir. Illustration concrète de ce que nous disait Arendt. L'étudiante par le passage vers le japonais a découvert sa langue originaire, mais a également découvert qu'un interdit familial lui en avait barré l'accès.

Le deuxième exemple livre ce que peut représenter la langue de l'autre lorsqu'elle ne croise pas l'histoire du sujet. L'étudiante livre dans son journal un véritable rejet.

Il est triste de constater que, onze ans d'allemand et des 18/20 à la file en grammaire ne me permettent toujours pas de m'exprimer. Je fais un blocage, le vocabulaire reste restreint et mon contact avec la langue toujours aussi négatif (je zappe les chaînes allemandes en un éclair!). cet été j'ai travaillé comme standardiste et dès qu'un client allemand se trouvait au bout du fil, je bredouillais un minable "Ich verstehe nicht" et transmettais de suite l'appel à une collègue. J'en ai honte, mes professeurs d'allemand ne le croiraient pas!

Que nous dit cet extrait? qu'assurément on peut très bien satisfaire aux épreuves scolaires, réussir ses examens et avoir de bonnes notes et que ceci ne signifie pas que l'on soit entré un tant soit peu dans une autre langue. En fait le "faire comme si" n'a pas si mal fonctionné pour elle, dans le système scolaire, mais elle pointe évidemment ce qu'il en est de son propre désir. L'impossibilité de donner du sens à la langue étrangère lui en a barré l'accès. Lacan nous indiquait que le savoir et le désir de savoir n'étaient pas la même chose! L'accroche qui devait permettre à cette étudiante d'entrer dans l'autre univers n'était pas au rendez-vous et ceci nous conduit à souligner que le rapport à l'autre langue est d'abord sensoriel. Dans le continuum sonore que l'on perçoit ce ne sont pas les phonèmes des phonéticiens mais bien des sonorités plaisantes ou déplaisantes. La langue étrangère reste doublement étrangère parce qu'elle demeure étrange et

ne peut croiser une quelconque familiarité. Ici le sujet ne peut s'y incorporer. Au contraire de l'extrait précédent, l'étudiante n'y trouve pas son compte et en français nous l'exprimons lorsque nous disons que telle ou telle chose ne nous parle pas. Cela reste en dehors de notre sphère, de notre fréquentation, de notre monde, et par conséquent ne peut pas apparaître comme gratifiant. Ainsi venir prendre place n'est pas seulement à envisager dans la dimension sociale mais bien en rapport avec la constitution même du sujet. C'est en cela que ça nous dit quelque chose de notre identité dans le sens où pour se construire l'autre est indispensable. Cette dualité passe par ce que Segalen appelait l'exotisme du divers. Nous croiserons cet exotisme du divers au concept hégélien d'universel singulier. Plus la vérité du sujet se dit, se montre, plus cette vérité croise ce qui nous lie aux autres humains.

En conclusion...

Un mythe semble émerger dans notre postmodernité et qui serait celui de la réduction nécessaire de l'hétérogénéité du langage. N'a-t-on pas également réactiver le mythe de la langue d'origine? et perce l'obsession constante de rendre les différentes langues superposables. La traduction effective de ce mythe consisterait à traduire le: dire c'est faire (Austin) en: dire la même chose, pour faire la même chose, à l'aide de compétences identiques. Le comportementalisme héritage du XIXe siècle reviendrait avec des habits neufs et la dissolution du savoir au profit d'une profusion de savoir servirait à masquer cette forme de déliquescence. Dans cet environnement des combinaisons de compétences conduiraient à des combinaisons d'attitudes où les savoirs ne pourraient qu'être en harmonie avec les besoins!

Ce mythe si prégnant, nous avons tenté de le montrer à un prix exorbitant puisqu'il s'agit d'évacuer le sens. Exit le pulsionnel. Au prix de l'arrachement du présent, au passé et au futur, ne voit-on pas que l'on ampute la mémoire de sa fonction de transmission d'un héritage et par conséquent de la possibilité d'une filiation. C'est dans ce cadre que le sujet postmoderne est un sujet mort, privé de parole. Si advenir sujet, c'est se forger sa parole et avoir la possibilité de l'inscrire au milieu et avec les autres, on voit que la place accordée à la construction de l'identité est alors lettre morte. Identité et altérité sont devenus de nos jours dans la profusion des utilisations qu'on en fait des coquilles vides. Nous assistons bien à la naissance d'un homme qui a la particularité d'être dans une sorte d'amnésie sans cesse réactivée et l'on pourrait dire

d'une certaine façon déjà inscrit dans le devenir des clones et/ou des robots!

Notes

- ¹ Nous entendons langue dans l'expression de Yankelevich "langue d'amour et de jouissance" expression que l'on peut croiser avec ce que Lacan nomme la *lalangue*. Yankelevich, H., "La langue maternelle", *Esquisses psychanalytiques*, n. 21, 1974.
- ² Goldschmidt, G. A., *Quand Freud voit la mer – Freud et la langue allemande*, Paris, Buchet/Chastel, 1988 et *Quand Freud attend le verbe – Freud et la langue allemande II*, Paris, Buchet/Chastel, 1996.
- ³ La référence est le cadre de l'Union européenne.
- ⁴ Steiner, G., *Dans le château de Barbe-Bleue*, Paris, Seuil, tr. fr. 1973, p. 123.
- ⁵ Normand, C., "Transmettre, dit-on; mais quoi?", *Linx*, n. 47, Université de Paris X – Nanterre, 2002.
- ⁶ Arendt, H., "Qu'est-ce que l'autorité?", *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972.
- ⁷ Pommier, G., *Les corps angéliques de la postmodernité*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.
- ⁸ Lebrun, J.-P., "Malaise dans la subjectivation", *Les Nouveaux Désarrois du sujet*, Paris, Erès, 2001; "Mutation du lien social et éducation", *Le Débat*, 2004.
- ⁹ Le symbolique "n'est pas un terme mystérieux, mais veut dire que toute relation avec un partenaire ou avec un objet se trouve nouée par la participation commune de l'un et de l'autre à la perte fondamentale qui va désormais unir et désunir, à la fois rapprocher et en même temps séparer les deux protagonistes, qu'il s'agisse des deux partenaires ou qu'il s'agisse d'un partenaire et d'un objet (Melman, C., "Qu'est-ce que le symbolique?", *Bulletin de l'Association lacanienne internationale*, n. 93, juin 2001).
- ¹⁰ "En théorie des ensembles, est inconsistant l'ensemble qui contient l'élément non identique à lui-même. Incomplet, c'est: il y a une totalité mais il y a un élément non identique à lui-même qui est à l'extérieur. Là, la totalité fait consistance: puisqu'il n'est pas dedans, il n'y a pas de contradiction à l'intérieur de l'ensemble mais il y en a un qui manque. Russel l'explique bien, vous choisissez entre l'inconsistance ou l'incomplétude" (Munck, J. de, "Post modern et consorts", *Santé conjugulée*, n. 20, avril 2002).
- ¹¹ Anders, G., *Nous, fils d'Eichmann* (1988); tr. fr. Paris, Rivages Poche, 2003.
- ¹² Michea, J. C., *L'empire du moindre mal – Essai sur la civilisation libérale*, Toulouse, Climats, 2007.
- ¹³ France, I., "Le discours capitaliste libéral: fondements et portée sociale", *Cliniques Méditerranéennes* n. 75, Ramonville Saint Agne, Eres, 2007, p. 56-57.
- ¹⁴ Qu'on entendra sous les traits comme symptômes significatifs de la mutation actuelle de la modernité que pointent D. R. Dufour: "instantanéité informationnelle, l'importance prise par des technologies très puissantes et souvent incontrôlées, l'allongement de la durée de la vie et la demande insatiable de grande santé, la dés -

institutionnalisation de la famille, les interrogations multiples sur l'identité sexuelle, les interrogations sur l'identité humaine puisqu'on parle aujourd'hui d'une 'personnalité animale', l'évitement du conflit et la désaffectation progressive du politique, la transformation du droit en un juridisme procédurier, la publicisation de l'espace privé, la privatisation de l'espace public..." ("La condition subjective à l'ère de l'économie de marché", *Santé conjugué*, avril 2002, n. 2, p. 34).

¹⁵ Flahaut, F., *Le paradoxe de Robinson*, Paris, Mille et Une Nuits; Paris, Fayard, 2005.

¹⁶ Melman, C., "Malaise dans la modernité: changements et incertitudes d'aujourd'hui", Conférence prononcée le 2 mars 2007 à la Casa della Cultura, Milano, Italia.

¹⁷ J'ai montré ailleurs que l'approche communicative n'est ni un concept ni une notion mais bien un Mac Guffin, c'est-à-dire un objet introuvable (Anderson, P. *La didactique des langues à l'épreuve du sujet*, Annales littéraires 672, Paris, Presses Universitaires Franc-Comtoises/Les Belles Lettres, 1999, 2003; Puren, C., "La perspective actionnelle vers une cohérence didactique", *Le Français dans le monde*, n. 348, nov.-dec. 2006.

¹⁸ Cf. "Utility, utilitarian, utilitarianism", *Vocabulaire européen des philosophies*, Seuil, Le Robert, 2004, p. 1334-1335.

¹⁹ Le Goff, J.-P., *La Barbarie douce: La modernisation aveugle des entreprises et de l'école*, Paris, La Découverte, 1999.

²⁰ "La communication humaine n'est pas un échange égalitaire entre deux individus, mais bien un discours dans lequel le sujet parle à un autre qu'il construit seul, même si cet autre peut s'incarner dans un semblable. La communication n'est pas ainsi pas une intersubjectivité, entre deux sujets. Dans une discussion entre deux individus, le sujet A, nommons – le Je, s'adresse à un autre qui n'est pas le sujet B, nommons le Tu, qui lui répond dans la réalité, mais à l'autre de son discours. Toute la dynamique du malentendu de l'intersubjectivité vient de cette particularité de la structure discursive. Je ne parle pas à Tu, et quand Tu répond à Je, ce n'est pas non plus à lui qu'il s'adresse. C'est ce que Freud avait découvert dans la répétition transférentielle, celui à qui Je parle est un autre interne, un autre de son discours, et non l'autre de la réalité. C'est ce que Lacan articule durant tout son enseignement à partir de la construction du schéma L" (Lesourd, S. *Comment taire le sujet? Des discours aux parolottes libérales*, Ramonville Saint-Agne, Eres, 2006).

²¹ Amati-Mehler, J., Argentieri, S., Canestri, J. *La Babel de l'inconscient*, Paris, Puf, 1994.

Références

AGAMBEN, G. *La communauté qui vient: Théorie de la singularité quelconque*. Torino: Einaudi, 1990; tr. fr. Paris: Seuil, 1990.

ANDERSON, P. "D'un savoir utile à une absence de savoir", in *Pourquoi apprendre des langues?* G. Bach et G.

Holtzer (ed.), Frankfurt am Main: Peter Lang KFU, vol. 23, 2006.

_____. *La didactique des langues étrangères à l'épreuve du sujet*, Annales littéraires 672, Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 1999-2003.

ARENDT, H. "Qu'est-ce que l'autorité?", in *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972.

AUTHIER-REVUZ, J. *Ces mots qui ne vont pas de soi, boucles réflexives et non coïncidence du dire*. Paris: Larousse, 1995.

BEACCO, J. C. *L'approche par compétences dans l'enseignement des langues*. Paris: Didier, 2007.

BELLIER, S. *Le savoir-être dans l'entreprise*. Paris: Vuibert, 2004.

BRONCKART, J.-P., Bulea, E. et Pouliot M. "Pourquoi et comment repenser l'enseignement des langues?", in *Repenser l'enseignement des langues: comment identifier et exploiter les compétences*, Presses Universitaires du Septentrion Villeneuve d'Ascq, 2005.

CHOLLET, I. *La tyrannie de la réalité*. Paris: Calmann-Lévy, 2005.

CHOMSKY, N. *Réflexions sur le langage* (1975); tr. fr. Paris: Maspero, 1981.

COSTE, D. et al. *Un Niveau Seuil*. Conseil de l'Europe, Strasbourg, Hatier, Didier, 1976.

DUFOUR, D. R. *L'art de réduire les têtes: sur la nouvelle servitude de l'homme libéré à l'ère du capitalisme total*. Paris: Denoël, 2003.

FENOGLIO, I. "L'intime étrangeté de la langue", in *Langage & Inconscient – Linguistique et psychanalyse 2*, Limoges: Lambert-Lucas, 2006.

JUDET DE LA COMBE, P. et WISMANN, H. *L'avenir des langues*, Paris, Cerf, 2004.

LACAN, J. *Le séminaire XVII, L'envers de la psychanalyse*. Paris: Le Seuil, 1969-1970, 1991.

_____. *Ecrits*. 1966; Paris: Seuil, 1996.

LE GOFF, J.P. *La barbarie douce: la modernisation aveugle des entreprises et de l'école*. Paris: La Découverte, 1999.

LESOURD, S. *Comment taire le sujet? Des discours aux parlottes libérales*. Ramonville Saint-Agne: Eres, 2006.

MELMAN, C. *L'homme sans gravité*. Paris: Denoël, 2002.

Recebido em junho de 2008

Aprovado em agosto de 2008

Sobre o autor:

Patrick Anderson é professor da Universidade UFR SLHS, Laboratoire *LASELDI*, Université de Franche-Comté, Besançon, França.